SERVANAC - Hommage de réfugiés espagnols du camp de Judes

Par Emma Delzars

Dans les années 1943/45, des réfugiés espagnols du camp de Judes à SEPTFONDS ont travaillé à SERVANAC et gardé en mémoire l'aide, la sympathie, la convivialité que leur ont prodiguées les habitants du hameau de SERVANAC.

L'un d'eux, Volga MARCOS CALVO a, des années plus tard, témoigné de ces sentiments dans la revue « Umbral » de septembre 1969, puis, en octobre 1981, dans « le Combat Syndicaliste », sous le titre : SERVANAC.

Revue Umbral, septembre 1969.

(Revue libertaire mensuelle d'art, lettres et études sociales).

SERVANAC

Quand je te sens près de moi j'éprouve un bien être, une sensation de jeunesse, comme si toi seul retenais les années. Les contretemps passés pour me retrouver dans ta chaleur et dans ton sein végétal, n'ont fait que renforcer la tendresse immense que je te porte. Comme Minerve[1] amour éternel de mon esprit, tu as sans cesse été un chant de cristal, car seul le souvenir d'une image précieuse fortifie le cœur, insuffle du courage, faisant courir dans la forêt du temps les tremblantes petites gazelles de mes songes.

Donne-moi ce que tu voudras petit village de rêve. Je briserai le silence de vingt-cinq années pour m'imprégner de tes paysages et dresser en Acropole[2] tes humbles maisonnettes. Chacune de tes pierres léchée par la pluie, caressée par le soleil ou recouverte du blanc suaire de l'hiver, chaque mur sinueux, écroulé est un doux passage de la jeunesse.

Un quart de siècle nous fut nécessaire pour laisser passer toute une génération et revenir au temps perdu comme une antinomie cosmologique incompréhensible, imposée à la raison de la réalité.

Servanac se situe en haut d'un chemin entre Septfonds, Saint-Antonin et Caylus, triangle formé par la nationale 126 et les départementales 5 et 19. Sur la carte Michelin 79, il faut le regarder à la loupe, perdu entre des chemins sinueux et des signes topographiques. Des maisonnettes éparses ou regroupées, adossées aux murs noircis ou recouverts de mousse, un pauvre clocher pointu, un grand cimetière avec plus de population enterrée que de mortels à l'extérieur. Carte postale vivante, ciel bleu, horizon vert tendre, crêtes et feuillages, crinières touffues, végétation fruitière et la gamme de couleurs de ses pâturages. On peut compter les familles, les troupeaux, les chiens, le tintement des sonnailles, les aboiements des mâtins de bergers, la voix de bronze des cloches, l'horloge de l'église marquant les heures, sonnant le temps aux quatre points cardinaux, le gazouillis radieux des oiseaux mêlé aux joyeux ébats des enfants de l'école, à l'image d'une symphonie rustique et villageoise de vie tranquille.

Ainsi s'écoulent les quatre saisons de l'année avec orages et périodes paisibles, sécheresses tenaces, impitoyables ou pluies légères de passage. Vents sonores pliant les branches ou douces brises. De même se succèdent les familles, les habitants solitaires, changeant des visages épuisés par d'autres plus jeunes jusqu'au dernier voyage pour les uns ou vers d'autres horizons de promesses pour les autres.

Servanac comptait ses enfants, inscrivant leur nom sur des croix ou des pierres tombales, pérennisant les victimes des guerres 14-18 et 39-45 sur un même monument aux listes symétriques : sur la première, Delbord Joseph, etc...etc..., sur la seconde, les déportés : Aliès Denis, Alfred Hébrard, Charles Tabarly, Didier Vayssière et le jeune homme assassiné par les nazis, sur ses propres terres de labour pour défendre sa mère[3].

1 - Minerve : divinité romaine, déesse de l'intelligence, de la sagesse et des arts.

2 - Acropole : citadelle de l'ancienne Athènes sur un rocher dont le sommet était couvert de temples et de monuments. C'est à Athènes que naquit la Démocratie.

3 - Ce jeune homme s'appelait Roger Fraysse. Il était du hameau de Montpalach. Il n'était pas parti à la guerre avec ses camarades parce qu'il était trop jeune. Entendant les cris de sa mère travaillant non loin du champ où il se trouvait, il se porta à son secours et fut abattu par un soldat allemand.

Il y a sur ce monument des profils allégoriques, un symbolisme de gratitude et d'amour pour la jeunesse perdue dans le dédale de la cruauté hitlérienne, sympathiques jeunes gens, sains et joyeux qui ont laissé leurs noms gravés à jamais dans un petit village tranquille comme les milliers et les milliers que nous trouvons dans les villes et les hameaux de France. Ceux de Servanac nous touchent davantage parce que c'étaient nos amis et, jamais ils ne nous ont considérés comme des étrangers. Nous tous, les Espagnols, dès que nous sommes sortis du camp de concentration de Septfonds pour nous intégrer aux travaux de la terre, des bois et à toutes les activités pénibles de la région ; ils nous ont toujours appelés par notre prénom.

Nous aimions le village parce que le Midi de la France avait compris nos vicissitudes. Durant les années de la Résistance contre l'envahisseur, les Espagnols luttèrent dans les bois de Sainte Sabine, Cazals, Laussier, abandonnant leurs haches, leurs socs de charrues, leurs masses de carriers et tous les outils de leurs rudes travaux pour empoigner le fusil, manier la dynamite et le pistolet avec l'espérance de poursuivre la lutte en Espagne et de la libérer de sa tragique existence imposée par le fascisme.
Servanac fut pour nous comme le nid chaleureux de l'amour que nous portions à son terroir, à son ciel bleu, aux orages même, comme si tant de profonde souffrance nous avait vaccinés contre les infortunes du moment, comme si chaque jour surgissait du miracle de l'inspiration un poème virgilien parce que nous savions que chaque Espagnol était un fragment historique de notre Espagne perdue.
Personne ne pouvait comprendre notre caractère parce qu'en nos cœurs, il y avait des pages inédites : l'hirondelle qui se fracassa contre la vitre de la fenêtre, agonisant entre nos mains ; le paysan solitaire, en marge de tous parce qu'il avait un cancer du nez[4] et que nous, les Espagnols, l'avions aidé à rentrer ses récoltes ; cette fillette à la belle âme d'adolescente qui sut nous comprendre. Quel poème pastoral pour un exilé ! Quel ange athée pour le symbole de l'amour ! Quel premier sillon pour une existence rude dont la nourriture était le pain dur qu'arrachaient à la pierre les leviers et la dynamite. Une existence incertaine sans espoir de foyer. Madame Donnadieu, la généreuse institutrice, la famille Rignac et tant et tant d'êtres aimés gravés éternellement au fond de nos cœurs. Dans ce village sont nés les éléments essentiels de cette narration au cœur des somptueuses couleurs de la nature.
Nous recherchions une relative solution aux problèmes quotidiens, en particulier ceux de la faim, de l'hygiène et du contrôle de l'esprit et du corps faute de médecin pour ne pas tomber dans le laisser-aller de la routine et dans le puits du désespoir.
« L'Empire de Satan » dont parlait Francisco Saura à José Herrera, à Serra et à tant d'autres exilés de Saint-Antonin naissait de Servanac comme si ce petit hameau perdu portait chaque jour à mon esprit l'univers ténébreux de mes incertitudes.

Nous faisions cuire des navets durs comme des clous à la flamme de fagots humides, pleurant dans la fumée, soufflant sur les braises, rêvant en les mangeant que nous savourions de tendres fèves. Nous étions attentifs à toutes les inquiétudes éthiques et sociales pour vivre dignement au milieu de tous nos malheurs.

4 - A cette époque le cancer était mal connu, beaucoup croyaient cette maladie contagieuse. On tenait parfois les malades à l'écart comme les lépreux au Moyen Age.

Ce matin de1943, quand les gendarmes étaient venus chercher « l'heureux solitaire[5]» de Servanac pour le livrer aux Allemands de Bordeaux il me sembla que le temps s'arrêtait de nouveau pour revenir vers une existence d'incertitude et de danger.

Tous les problèmes du moment se dissipaient face à cette réalité : le linge sale, les chaussures trouées, le vélo crevé, les promesses d'amour, le chiendent du jardin, la pierre de la carrière, le travail du moment. Tout cela et le sentiment de loyauté que les Espagnols ont toujours eu à l'égard des personnes bonnes, nobles et généreuses s'effaça comme dans un livre inachevé dont on ferme définitivement les pages du manuscrit pour repartir dans les camps de concentration, avec la complicité des dirigeants espagnols de la Compagnie de Travail numéro 533 de Réalville.
Quelle déception pour cette jolie fleur de Servanac tout comme pour les malheureux Felipe, Francisco et Madame Donnadieu et Herrera qui m'encourageaient à vivre dans cette existence instable. C'est toujours à cette jeunesse saine et à ces cœurs limpides que les Espagnols doivent leur amour éternel aux petits villages de France. Ne parlons pas des administrations, elles étaient des appareils manipulés par des fonctionnaires jaloux de leur emploi. Dans le Lager Linderman de Bordeaux : faim et fatigue, nourriture toutes les 24 heures, travail inhumain dans une base sous-marine, pensées confuses, souvenirs inoubliables et tant de cassures morales nous ôtaient totalement la notion du sommeil. Quand on travaillait la nuit, la faim nous tenaillait le jour et vice versa.
Vingt-cinq ans après, un matin du mois d'août, nous étions à Servanac, toute la famille : ma compagne et les enfants, sous la pluie, au milieu d'une place rustique sans nom, dans l'impossibilité de sortir de la voiture en raison du déluge. La pensée d'Andréa, le souvenir de Solange Rignac, fille des propriétaires de la ferme de Pourroutou, jeune, si bonne, souriante, joyeuse qui nous aimait comme des frères et pour laquelle nous gardons toujours une respectueuse et tendre gratitude. Ce fut précisément Solange, mariée avec Francisco, autre réfugié espagnol et domestique chez ses parents qui nous reçut dans sa ferme de Pourroutou, agrandie grâce au dur labeur. Et c'est à partir de là que nous avons rendu visite aux habitants encore de ce monde, fils et petits-fils de ceux que nous avions connus : le puits où se noya Felipe de chez Tabarly, Juliette, Jeannot et leur fils, Maria, Bourres, Pratbernou, ceux de Montpalach, le frère de Mimi Rignac, Raoul et sa sympathique épouse, dans des fermes restaurées par la modernité avec leur téléviseur, leur réfrigérateur, leur lave-linge, un travail moins dur grâce aux machines agricoles mais avec les mêmes horaires et des préoccupations différentes.
Madame et Monsieur Donnadieu nous avaient reçus à Septfonds avec des baisers et des embrassades comme tous les autres. Madame Donnadieu avait appris à lire à tant de générations d'enfants et enseigné aux petits et aux grands de l'école à nous saluer, mes compagnons et moi, Volga, quand nous allions vers la carrière avec une capote militaire déchirée et un visage pâle, aiguisé par la faim.
Et elle, Andréa, qu'était-elle devenue ? Ah ! Mânes[6] impies ! Que dirais- tu, Minerve, guide idéale d'aveugles, force puissante des mortels ? ...Une émotion profonde, de celles qui font trembler la cuillère que nous portons à notre bouche en écoutant nos amis nous narrer les évènements essentiels : dans chaque foyer une tragédie comme si de ce village surgissaient les arguments universels d'un grand livre.
Nous considérions Mimi Rignac, au même titre que Juliette comme une vraie sœur. Elle savait adoucir la conversation dans son patois familier : « Couqui de Dius, val

5 - Volga Marcos ne manque pas d'humour : « l'heureux solitaire », c'est lui !
6 - Les mânes étaient les âmes des morts dans la mythologie romaine.

mas beure a la tuya, Mimi ! »[7], à ton fidèle Francisco, tous deux héros de votre aventureuse œuvre d'amour, à votre fille Lili, à José et à vos futurs petits-enfants.

A la santé de Servanac ! Au souvenir inviolable du passé et du futur !

Très près de ce village vénéré, en descendant par la nationale 658 se trouve Saint-Antonin, l'un des plus beaux villages sur les rives de l'Aveyron. Servanac fait partie de cette commune. Saint-Antonin fut notre refuge du dimanche et celui de nombreux Espagnols pleins de foi et d'espoir à l'idée de revenir dans l'Espagne libérée. Un lien d'amitié nous unissait tous. La majestueuse vision de son noble val dominé par le Roc d'Anglars nous faisait oublier les souffrances des gros travaux.

Ses falaises vertigineuses, tapissées d'une végétation amazonienne se miraient dans les gorges de la rivière.
On ne peut évoquer Servanac sans citer Saint-Antonin surgi des entrailles des siècles avec ses arcs romans ou gothiques, rues étroites et grands portails ornés. Reliefs masquant en partie le ciel, la grotte du Bosc, pénétrant dans les profondeurs du causse.
A l'extérieur, un village de légendes, à l'intérieur, les cathédrales gothiques englouties dans une cyclopéenne orfèvrerie de stalactites et de stalagmites.

Exubérance nuancée, succession d'époques, cité de vicissitudes dans la croisade contre les valeureux Albigeois. Chapitre de notre jeunesse, lieu de rencontre où parler de nos misères, havre de nos amis et compagnons avec lesquels nous lisions dans le café de la Parienne[8], les pages manuscrites de « L'Empire Maudit ». C'était la ville de tous les villages environnants.

Au retour[9], la mort aussi avait mis un suaire sur de nombreux compagnons français et espagnols ; les SS allemands les unirent dans le même tragique destin.

Nous avions voulu monter à Sainte-Sabine où nous avions fait du charbon et où s'était établi le maquis, mais Mimi Rignac me conseilla de ne pas m'infliger de nouvelles émotions. Nous étions revenus par le même chemin, celui de la carrière, des vignes que nous sarclions, des coupes de bois, par Féneyrols où je reçus tant et tant d'humiliations chez des Espagnols[10] dont je ne veux même pas me rappeler le nom et nous étions retournés à Servanac, notre petite patrie, notre refuge bien aimé, pour poser un baiser sur quelques pierres de ses murs bordant le chemin suivi tout au long de notre "souriante" et nomade existence.

****

7 « Coquin de Diu, val mai beure a la tiá, Mimi ! »

8 « La Parienne » : Il s'agit vraisemblablement d'Adrienne Cazalières qui tenait le café des sports sur la place de la Halle. Le dimanche, nombreux étaient les réfugiés espagnols qui s'y retrouvaient pour bavarder puis tout en buvant un ersatz de café, ils écoutaient attentivement Volga lire les derniers paragraphes ou chapitres de son roman, « L'Empire de Satan ». A la fin de la guerre beaucoup d'Espagnols partirent vers de nouveaux horizons. Ceux qui demeurèrent au village tels Messieurs Ferrer père ou Angélo Figueras émigrèrent à l'actuelle Brasserie tenue par Léonce Bès, dit Panisselle, personnage original qui dès cinq heures du matin, balayait sa terrasse en chantant l'Internationale. Il s'agit peut-être aussi de sa femme : « La Panisselle. »

9 Je suppose qu'il s'agit de son retour de Bordeaux, quand Volga a été libéré de la base sous-marine.
10 Il est probable que les Espagnols de Féneyrols sont des réfugiés économiques, arrivés en France après la première guerre mondiale. Ils avaient travaillé durement et acquis pour certains quelques lopins de terre ou même une bicoque. Cette « ascension sociale », leur donnait pensaient-ils, le droit de malmener et d'humilier leurs compatriotes dans le dénuement et la détresse. L'Humanité n'est pas toujours belle à regarder de près !